

Il n'avait pas fait un mouvement. Il semblait que ses pieds fussent cloués au sol.

Au bout d'un instant, il laissa échapper un soupir.

Le marquis l'examina avec surprise. Il s'aperçut qu'il tremblait légèrement, qu'il y avait dans son regard une tristesse profonde et quelque chose d'amer dans le pli de ses lèvres.

—Octave, qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il d'un ton affectueux.

M. de Sisterne se tourna vers lui et le regarda fixement.

—Tu es mon meilleur ami, répondit-il ; aujourd'hui j'éprouve le besoin de soulager mon cœur. Edouard, veux-tu être mon confident ?

—Je serai tout ce que tu voudras.

—Revenons dans le parc.

IV

—Tiens, dit tout à coup l'enfant, j'ai laissé mon bouquet au bord de la rivière.

—Eh bien, mon ami, répondit le père en souriant, tu n'as qu'à te baisser pour en faire un autre.

—C'est cela, c'est cela ! s'écria joyeusement Eugène : je le ferai gros, très gros, beaucoup plus beau que le premier et je le donnerai à maman.

Et il partit en courant.

—Nous pouvons causer, dit le marquis.

—Edouard, je voudrais d'abord que tu me dise quelle est cette jeune femme pâle, qui a pour ton fils une si grande affection.

—Mon cher Octave, je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois, c'est te dire que je ne la connais pas : néanmoins, je vais t'apprendre ce que je sais.

Très brièvement, le marquis raconta à son ami tout ce que la gouvernante de son fils lui avait appris concernant la femme pâle du jardin des Tuilleries, appelée par les enfants Figure de cire.

Le comte l'avait écouté attentivement sans l'interrompre.

—Ainsi, dit-il, elle se nomme Louise ?

—Oui.

—Et on croit généralement que c'est une pauvre folle.

—Nous venons de la voir : n'as-tu pas remarqué comme moi son attitude étrange, son air effaré ?

—Non, je regardais ses yeux et son visage pâle.

—Eh bien, moi, je l'ai observée avec beaucoup d'attention, et je reste convaincu que nous étions en présence, que ne dis pas d'une femme complètement folle, mais d'une malheureuse qui ne jouit pas de toutes ses facultés intellectuelles.

—Pauvre femme ! pauvre femme ! murmura tristement M. de Sisterne.

—Dans tous les cas, reprit le marquis, elle est bien telle qu'on me l'a dépeinte ; elle a la folie douce et rêveuse ; c'est une manie qui la pousse irrésistiblement vers les enfants et qui surexcite sa sensibilité d'une façon extraordinaire. En somme, l'égarement de sa raison n'est nullement redoutable.

Ces paroles furent suivies d'un moment de silence.

—Edouard, reprit le comte de Sisterne, tout à l'heure, tu m'as entendu pousser un soupir, et tu t'es étonné de me voir agité, triste, troublé,

—C'est vrai, dit le marquis.

—Eh bien, c'est cette femme pâle qui a causé mon émotion ; je ne saurais te dire l'impression aussi étrange que subite qu'un seul de ses regards a fait naître en moi : elle m'a remué jusqu'au fond du cœur. Attends, tu vas comprendre : La coupe et les traits de son visage, sa chevelure, sa taille, la façon dont elle porte sa tête et son regard, surtout, qui a rencontré le mien, tout dans cette femme, m'a rappelé une jeune fille belle et chaste que j'ai aimée, que j'aime encore, que j'aimerai toujours, car jusqu'à mon dernier souffle son cher souvenir restera dans mon cœur et ma pensée, pur de toute profanation.

—Oh ! mon ami, dit le marquis visiblement ému, je ne te demande pas ton secret ! Si tu dois un jour regretter d'avoir parlé, ne me dis plus rien.

Le comte secoua tristement la tête.

—Non, reprit-il, je ne regretterai pas de t'avoir ouvert mon cœur. Pour un ami tel que toi, un frère, je ne veux rien avoir de caché. Il me brise, il me tue, il m'étouffe, ce secret que je traîne partout, sur terre et sur mer, comme le forçat traîne le boulet rivé à ses pieds. Il me semble qu'après te l'avoir confié, je serai soulagé. S'il n'y avait dans ma pensée que l'image gracieuse d'une femme aimée et dans mon cœur le secret seulement du bonheur perdu, ce serait un doux souvenir dont je vivrais. Mais ma conscience n'est pas sans reproche, Edouard, et le remords a attaqué mon cœur !

Ami, continua-t-il, ce n'est pas seulement une confidence que je vais te faire ; c'est aussi une confession que tu vas entendre.

—Parle, dit le marquis : je commence par te plaindre : ensuite, si je le puis, je te consolerais.

—Tu ne me consoleras point ; mais tu peux me plaindre, car je suis réellement très malheureux.

Je te disais donc que la femme pâle, que les enfants de Paris appellent Figure de cire, m'avait rappelé une triste époque de ma vie.

Un instant, j'ai cru que j'allais reconnaître, dans cette femme, Gabrielle, — Gabrielle est le souvenir. — Je me trompais. Ce n'est point Gabrielle qui était devant moi. Maintenant, je me demande si la ressemblance existe réellement. N'ai-je pas eu un mirage des yeux ou une hallucination momentanée ?

—Je crois, en effet, que tu as été sous le coup d'une illusion d'optique, dit le marquis : si surprenantes que soient certaines particularités de la vision, elles ne sont pas rares et s'expliquent facilement.

—Quoiqu'il en soit, reprit M. de Sisterne, je suis encore tout étourdi du choc que j'ai reçu, et cette pauvre femme a provoqué la confiance que je vais te faire.

—A l'occasion du mariage de ma sœur, qui s'est mariée au mois d'août 1852, j'avais demandé et obtenu un congé de six mois. Il est vrai qu'on ne pouvait guère me le refuser ; je venais de rentrer dans le port de Brest après une absence de six années.

Quelques jours après le mariage qui fut célébré à Saintes, j'accompagnai les jeunes époux qui allaient s'installer à Paris. Mon beau-frère était alors, — du reste, il n'a pas changé, — un bon et joyeux garçon, qui fit tout ce qui dépendait de lui pour me retenir à Paris et empêcher le spleen de me saisir. Mais il se devait à ses fonctions, et le temps qu'il ne donnait pas au ministère de la marine, il le consacrait à sa femme. Certes, je n'avais garde de me plaindre d'être un peu oublié et abandonné.

Ne connaissant personne à Paris, je n'avais pas la ressource d'aller demander à des amis de me procurer des distractions. Tu étais à cette époque gravement malade, et après t'avoir fait trois visites seulement, je n'avais plus osé me présenter à l'hôtel de Coulanges. Bref, je m'ennuyais.

Je n'avais pris qu'un mois encore du congé dont je jouissais, que j'avais ardemment sollicité, et déjà je m'effrayais de sa durée. Je résolus de quitter Paris pour aller courir à travers l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Italie.

Or, j'avais déjà fixé le jour de mon départ lorsque, passant un soir rue Saint-Honoré, j'eus la singulière idée d'entrer dans le bal public de la salle Valentino. Ce soir-là, il y avait foule. Avouglé par la lumière éclatante des lustres, abasourdi par le bruit de l'orchestre et ahuri par le mouvement extraordinaire que j'avais sous les yeux, je m'avantai jusqu'au milieu de la salle en me frayant difficilement un passage.

Je découvris une place libre sur une banquette et je m'en emparai. Au bout d'un instant, je m'aperçus que le hasard m'avait placé à côté d'une jeune fille d'une beauté ravissante, idéale. Je la regardai à la dérobée, d'abord, et je me sentis émerveillé et saisi d'admiration.

Il y avait sur ses lèvres souriantes un charme indéfinissable, et sur son front pur le calme et la sérénité de l'innocence. Rien ne saurait rendre l'expression douce et enchanteresse de sa physionomie un peu rêveuse. En elle tout était gracieux et révélait la pureté de son âme.

N'ayant guère plus de dix-sept ans, fraîche et rose, heureuse de sa jeunesse en fleur, ravie de se sentir vivre, il semblait qu'elle fût éclosée d'un rayon de printemps.

Je lui adressai la parole.

—Vous ne dansez donc pas, mademoiselle ? lui demandai-je.

Alors, son regard, que je n'ai jamais oublié, son regard voilé, expressif s'arrêta sur moi. Il révéla comme un miroir l'innocence de son cœur, la blancheur de son âme.

J'eus une sorte d'éblouissement.

D'une voix mélodieuse, un peu timide, elle me répondit :

—Je suis venue ici ce soir avec deux de mes compagnes ; elles aiment la danse et je les regarde se divertir ; moi, je ne danse jamais.

—Pourquoi ? Est-ce que vous n'aimez pas la danse ?

—Je l'aimerais peut-être, monsieur, me répondit-elle avec son air plein de candeur ; mais la danse, dans un bal public, est un plaisir que je crois devoir me refuser.

Je fus enchanté de cette réponse. Alors, je lui adressai plusieurs autres questions. Elle m'apprit qu'elle était employée dans une maison de commerce en qualité de demoiselle de magasin, et qu'elle n'était à Paris que depuis quatorze mois environ. Née à Orléans, ses parents étaient des commerçants aisés de cette ville.

Mais ayant eu le malheur de perdre sa mère, qui l'adorait, et son père s'étant remarié, on l'avait retiré du pensionnat où elle était élevée. Malheureusement, elle n'avait pu s'accorder avec sa belle-mère qui, loin d'être bonne pour elle et de lui témoigner de l'amitié, était parvenue, au contraire, à lui aliéner le cœur de son père. Enfin, lasse de souffrir, elle s'était enfuie de la maison paternelle pour venir à Paris où elle se trouvait relativement heureuse.